Le statut de la femme dans la société musulmane

Alina-Adina CRISTEA
Université « Ştefan cel Mare » de Suceava
alina.rotarita@yahoo.com

Abstract: The objective of our communication is to eliminate the confusion between Islam and Islamism, to analyse the Muslim woman's status in society and to focus on the female characters of three Algerian novels of French expression. Our article aims at the woman's status in the patriarchal Muslim society, which turns its female representatives into the target of all kinds of violent attitudes, manifested towards any woman's attempt to have access to education, culture, emancipation.
Keywords: *status, woman, violence, Muslim society, Islam, Islamism, religion, Boudjedra, Mokeddem, Sansal, Maghrebi literature.*

Notre communication se propose de se pencher sur la façon dont le statut de la femme a évolué au sein de la société musulmane. Pour ce faire, nous allons étayer notre analyse sur trois pilons: d'abord, nous souhaitons éliminer la confusion entre Islam et Islamisme, ensuite, confronter le statut de la femme musulmane stipulé par le Coran et celui réel, tel qu'il se manifeste au niveau sociétal ; finalement, nous nous sommes proposé d'analyser le statut de la femme musulmane à travers le filtre des héroïnes féminines de trois romans algériens d'expression française, qui constituent le corpus de notre article: *Les funérailles* de Rachid Boudjedra, *L'Interdite* de Malika Mokeddem et *Harraga* de Boualem Sansal.

Surtout depuis l'attaque terroriste du 11 septembre 2001, attribué à des musulmans, le monde occidental perçoit le fondamentalisme islamique comme la menace suprême de la société moderne, à tel point qu'il y a de nombreux individus qui condamnent en bloc l'Islam en tant que religion. Afin d'éliminer cette confusion dangereuse, nous allons recourir aux définitions des termes « Islam » et « Islamisme » et en fournir des explications supplémentaires, dans le but d'apporter plus de clarté dans notre démarche.

Pour commencer, l'Islam est défini par le *Dictionnaire des symboles musulmans* comme :

> Nom de la religion annoncée par l'apostolat de Mohammed au VII^{e} siècle. Symboliquement et étymologiquement : « Le fait de s'abandonner entièrement à la volonté de Dieu », du verbe : *aslana* « s'abandonner », « se réduire à quelqu'un ». *Islam* signifie donc : « Soumission à (Allah) et par extension désigne toute personne se réclamant d'un tel fait et l'exprimant dans un acte de foi connu sous le nom de *chahada*. Une telle soumission est la marque de l'Islam depuis la reconstruction par Abraham et son fils Ismaël du Temple de la Ka'aba. [Chebel, 2001 : 217]

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

Selon la même source, l'Islam existe depuis toute éternité puisqu'il est une religion dont l'architecture théologique repose sur trois sources : Soumission, Foi, Bonté (au sens de Charité).

Tout comme le christianisme, cette religion, dont les adeptes représentent 1/5 de la population du globe, est une croyance prosélytique qui se veut être un monopole de la vérité. Ainsi, des empires musulmans consécutifs ont répandu cette foi, la langue arabe et implicitement une culture à part. [Demant, 2006 : XXIV]. Pendant ce processus, qui dure depuis plus de 1400 ans, il s'est produit ce que Samuel Huntington appelle *the clash of civilizations*. Selon l'auteur de l'ouvrage *Islam vs. Islamism, the Dilemma of the Muslim World*, nous pouvons éluder ce heurt des civilisations par notre capacité collective de réussite ou d'échec dans notre réaction au phénomène de la coexistence. Mais, pour ce qui est de cette rencontre entre l'Occident et l'Orient musulman, il est peu probable qu'il existe un autre défi plus urgent que l'Islamisme., terme et phénomène que nous allons expliquer dans ce qui suit.

À cause de la dynamique géopolitique mondiale et du phénomène du colonialisme, en mars 1928, on a fondé en Égypte le mouvement politico-religieux appelé « les Frères musulmans », défini comme : « Fondamentaliste dès son apparition, ce mouvement prêche le retour à un Islam rigoriste de la société et une « islamisation » du pouvoir (notion d' « Islamisme politique ») par l'éviction définitive des gouvernants laïcs actuels et par l'imposition de la *charia.* » [Chebel, 2001 : 178] La *charia* est la loi islamique à laquelle tout musulman doit adhérer et qui contient les textes fondamentaux, le Coran et les *hadiths*, ainsi que les jurisprudences de la Sounna.

Dans le but de défendre leur identité culturelle et leurs ressources, les pays musulmans ont donc ressenti le besoin d'un certain « secours islamique », mais malgré la grande variété historique, ethnique, langagière ou cohabitationnelle existant au sein du monde musulman, il y a un seul facteur distinctif : l'Islam lui-même, d'après l'opinion de Peter R. Demant [Demant, 2006 : XXII], car des contrastes abondent non seulement dans la manifestation visible, rituelle et sociale, mais aussi parmi les croyances fondamentales à l'intérieur de l'Islam.

Actuellement, on assiste à un « retour à la religion », un phénomène global visible parmi les Chrétiens et les Juifs, et surtout parmi les Musulmans. Le même auteur Peter R. Demant estime que ce retour vers Dieu a les plus dramatiques effets dans le monde islamique. En effet, les penseurs islamiques rejettent le modèle occidental qui « infecte » le monde islamique, tout en adoptant les technologies occidentales, à partir de la radio et de la télévision parabolique jusqu'aux armes de destruction en masse. Il s'agit donc d'une « utopie renversée », car les musulmans traditionnalistes croient avoir été abandonnés par Dieu à cause de leur imitation de la culture occidentale.

Or, c'est dans ce même sens qu'il faudrait envisager l'émancipation de la femme musulmane, généralement perçue comme une menace pour la tendance à dominer de l'homme appartenant à une société patriarcale. Par conséquent, pour les détracteurs de l'Islam, c'est justement le rapport de cette religion à la femme qui constitue le sujet le plus en vogue depuis quelque temps. C'est pourquoi nous allons montrer ce que le Coran stipule au sujet de la femme et quel est son statut réel dans la société actuelle.

Si, avant l'Islam, la femme semblait avoir perdu toute sa dignité et son honneur, puisqu'elle était perçue comme la seule responsable du péché originel, en revanche, le principal enseignement islamique concerne l'adoption d'une attitude de respect, d'estime et de courtoisie envers la femme. Selon le prophète Mahommed, le paradis se trouverait aux pieds de la mère. Paradoxalement, l'infériorité de la femme musulmane transaparaît toujours de son image coranique la plus tangible qui considère la femme comme un

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

« champ » que l'homme féconde, un « vêtement » pour l'homme, de même qu'il est « vêtement » pour elle. [Chebel, 2001 : 164] Cepandant, le respect de la femme musulmane est conditionné par sa vertu, son consentement à l'égard de son mari et à la soumission aux usages établis. Certains spécialistes du Coran estiment que c'est l'interprétation sexiste du Livre saint musulman qui a mené au misogynisme d'une bonne partie des hommes musulmans envers les femmes non-vertueuses, ce qui ne justifie pas les abus commis au nom d'une supériorité masculine auto-attribuée.

Il en résulte donc une incompatibilité évidente entre l'Islam et la modernité, selon les dires d'Azadeh Kian Thiébaut, qui soutient que la différence essentielle entre l'Occident et l'Orient musulman est « accompagnée d'une valorisation de soi à travers la glorification de la culture d'origine (nationale/islamique) et la stigmatisation de l'autre (l'Occident) » [Thiébaut, 2003 : 1]. Mais, au-delà du monde clos de la religion islamique auquel les occidentaux confinent souvent la foi musulmane, se trouve l'impact non-négligeable des changements fondamentaux apportés par l'interaction entre l'idéologie, la religion, l'économie, le politique et le genre, de sorte que cette perspective culturaliste attribue la différence sociale entre les deux sexes à la volonté divine et au fait naturel, plutôt qu'à un choix politique. C'est pour cela que la volonté croissante des femmes musulmanes d'acquérir l'indépendance économique est susceptible de les avoir menées à l'autonomie intellectuelle. Une fois acquise, cette autonomie a exercé une pression sociale de la part des femmes des sociétés musulmanes, ce qui leur a apporté l'octroiement de plusieurs droits et libertés civils fondamentaux, tels le droit au travail et à l'éducation, pour aboutir jusqu'à l'abolition de la répudiation et au divorce judiciaire, y-compris le droit à la garde des enfants après divorce. Cependant, malgré ces réussites, des disparités subsistent entre les femmes urbaines et celles rurales, d'une part, et parmi les pays musulmans, d'autre part.

En ce sens, on constate des différences notables concernant le taux d'analphabétisme des jeunes femmes, le port du voile, la pratique de l'excision, le nombre moyen d'enfants par femme ou bien l'activité économique des femmes par rapport aux hommes. C'est pourquoi une certaine solidarité de sexe se concrétise de plus en plus dans la société patriarcale musulmane, ayant pour objectif la formation d'une identité sociale féminine, résultat des efforts faits pour trouver une synthèse entre l'Islam et la modernité à travers la revendication du droit de la femme à la citoyenneté.

Une contribution majeure à l'obtention des droits et des libertés civils par la femme musulmane est également à rechercher dans le domaine littéraire. Ainsi, parmi les thèmes privilégiés de la littérature maghrébine francophone se retrouvent la quête identitaire, la cohabitation sociale, l'acculturation, le colonialisme, le métissage culturel, la violence sociale, religieuse, sexuelle et langagière ou la migrante clandestine.

Marquée profondément par les atrocités de la « décennie noire », l'Algérie a fourni au monde francophone une littérature réaliste dont le retentissement est devenu international au point qu'elle est étudiée dans les universités du monde entier. Ses représentants, y-compris des femmes, sont des intellectuels déterminés à dénoncer la corruption des politiciens de leur pays, la décadence de l'être humain ou l'endoctrinement religieux.

Dans ce qui suit, nous allons nous concentrer d'abord sur le roman *Les funérailles* de Rachid Boudjedra, un écrivain qui choisit de mener son combat à travers ses écrits originaux et surprenants par le style et la hardiesse de la parole.

Avec *Les funérailles*, parues en 2003 chez Grasset, on plonge au milieu de la lutte antiterroriste entreprise par un homme, Salim, ayant des études de philosophie, et Sarah, une femme juriste, la protagoniste du roman. Les deux forment un couple constamment menacé de l'intérieur et de l'extérieur. La trame du récit se tisse autour de deux victimes-

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

enfants: Ali, un garçon sauvagement torturé par des membres du FIS, et Sarah, une fille de 11 ans, violée et défigurée.

Ayant décoré les murs de son bureau avec les photos des victimes dont Sarah chasse les bourreaux, cette jeune femme commissaire se retrouve initialement déstabilisée par l'identification avec ces enfants mutilés, car cela lui rappelle sa propre enfance. Sa mère défunte, symbole de toutes les mères musulmanes, avait macéré son âme dans la solitude toute sa vie, après avoir été injustement accusée d'adultère et répudiée par son père volage dont Sarah a toujours occulté l'existence.

Finalement, elle rétablit son équilibre en liquidant les tueurs des deux enfants tour à tour, pouvant ainsi étancher sa soif de vengeance. Tout comme le cadavre vivant d'Ali, le moi de l'héroïne se désintègre pour se réintégrer ensuite petit à petit, pareillement aux pièces d'un puzzle, par le recours à l'introspection et l'élimination progressive des intégristes:

> Et ce travail à la brigade antiterroriste d'Alger, qu'il fallait poursuivre coûte que coûte. Hantises. Ratures. Rayures. Les mots drus s'enroulaient autour de l'axe de ma mémoire. Sueur froide qui m'enduisait le corps. Sorte de malaise aussi, comme une matière dure et molle à la fois. Caoutchouteuse. Dans ma tête les mots se détérioraient. Perdaient leur sens et leur syntaxe. S'entassaient, inutilement. Il m'arrivait de croire que j'étais la petite Sarah. [Boudjedra, 2003 : 29]

Les fantômes de son propre passé de « fillette algérienne abandonnée par son père » [Boudjedra, 2003 : 33] la harcèlent obsessivement, mais Sarah parvient à trouver de petits ilots de stabilité dans le chaos: la compassion qu'elle éprouve envers ses victimes-enfants active sa plume, car elle doit hurler son dégoût, sa haine et son incompréhension envers la sauvagerie intégriste.

À son tour, Salim lui écrit de longues lettres pour lui parler de sa famille. Les deux amants se sentent réunis par les coïncidences de l'histoire qu'ils avaient vécue et le couple se soude à travers le roman qui s'achève par l'espoir d'une vie heureuse à deux, contrastant avec le type de relation conjugale de leurs parents. Ils décident d'enterrer le mal, la malédiction et la souffrance en choisissant consciemment d'unir leurs destins croisés. Leur mariage symbolise l'optimisme d'un nouveau départ, l'alliance saine mort/naissance, enterrements/énergie créatrice de vie, d'autant plus que les deux protagonistes souhaitent devenir des parents de jumeaux, ce qui renvoie à l'idée de doublure présente le long du récit boudjedrien : il y a deux victimes-enfants nommées Ali, deux Sarah, Salim et son « Zigoto de frère » et le parallélisme entre les histoires familiales des personnages principaux :

> *Veux-tu te marier avec moi et me donner deux jumeaux pour me réconcilier enfin avec la gémellité et avec mon Zigoto de frère ?*
>
> Je ne dis rien.
>
> Morte de trac.
>
> Je pensai : « Maintenant, je n'irai plus aux funérailles ! Mais, putain ! comment fait-on pour avoir des jumeaux déjà ! » [Boudjedra, 2003 : 154]

Sarah incarne donc la hardiesse de la femme musulmane active, obligée à se masculiniser pour survivre dans une société patriarcale où la lâcheté de certains hommes, aveuglés par une croyance ridicule, démontre le dysfonctionnement au sein même de l'Islam, qui a engendré de tels dérapages inimaginables.

La fin du roman est d'un optimisme réjouissant : c'est la transmutation de la haine en amour, la seule réalité du monde qui transcend tout, qui pardonne tout, car

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

transformateur et créateur, et Sarah semble avoir atteint à une certaine sagesse spirituelle après avoir lutté contre tous les démons possibles. C'est aussi le rejet définitif des *funérailles*, c'est-à-dire d'un passé barbare et mortifère, c'est finalement l'embrassement libérateur des valeurs humaines en parallèle avec la perception juste du rôle de la divinité unique.

Une autre militante pour le statut de la femme musulmane est l'écrivaine algérienne Malika Mokeddem, une voix connue dans le monde littéraire francophone et lauréate de plusieurs prix.

Étant considérée toujours comme la transcription littéraire et littérale d'une réalité de plus en plus dure en Algérie, l'œuvre de Malika Mokeddem et notamment le roman *L'Interdite*, sur lequel repose notre analyse, sont très bien caractérisés par Elena-Brânduşa Steiciuc dans l'un de ses articles scientifiques, publié dans la revue *Diacronia* en 2014 :

> Les écrits de Malika Mokeddem […] contribuent à la dénonciation d'un réel inacceptable, surtout par la violente exclusion des femmes de l'espace public. Sa critique de l'actualité algérienne, son cri de révolte et de douleur sont exprimés en français, donc la langue de l'ancien colonisateur, qu'elle parsème de termes arabes, provenant de sa propre culture, ce qui donne un texte hybride, tout comme l'identité de l'auteure, fruit du métissage et de l'acculturation. [Steiciuc, 2014 : 64]

Le thème de l'identité hybride et de la dualité est parfaitement illustré d'ailleurs dans le roman *L'Interdite* – paru en 1993 – dont la protagoniste s'appelle Sultana, une femme médecin qui revient â Aïn-Nekhla, son *ksar* natal, après une absence de 15 ans. Cette période correspond à un exil volontaire en France, où Sultana a fait des études de médecine, un détail autobiographique, car l'auteure elle-même a exercé cette profession avant de se consacrer à l'écriture.

L'héroïne revient retrouver son « oasis » natal pour assister à l'enterrement de son vieil ami, le docteur Yacine. Dès son arrivée, Sultana se heurte à « tout l'opprobre du monde » de la part de la gent masculine locale, représentée par la figure du maire qui lui interdit de prendre part au cérémonial funéraire de son ami :

> – Ils ne vous laisseront pas assister à son enterrement. Vous le savez que les femmes ne sont pas admises aux enterrements.
>
> – On verra bien qui pourra m'en empêcher !
>
> – Le maire et FIS. Il n'aimait pas le docteur Meziane mais il viendra. Il ne ratera pas une occasion si propice à sa propagande.
>
> Ils sont quelques agités à s'évertuer à embrigader une population qui somnole dans sa misère et ses tabous. [Mokeddem, 1993 : 27-28]

Il convient de signaler ici le fait que la participation d'une femme à l'enterrement d'un proche n'est pas interdit, mais plutôt déconseillé par un *hadith* du prophète Mahommed.

Femme instruite, Sultana ne cède pas aux pressions et aux harcèlements continuels des hommes de son village. De retour dans son pays, notre protagoniste ressent la même révolte qu'elle avait eue petite fille, sauf que cette fois-ci la bêtise humaine et l'endoctrinement religieux de ses conationaux atteignent le paroxysme, puisque sa perception de femme libre s'est intensifiée. Elle est si déçue par ce constat que toutes les facettes antagonistes de son être hybride se heurtent pour la replonger dans le néant de son existence :

> Je n'ai pas oublié que les garçons de mon pays avaient une enfance malade, gangrenée. Je n'ai pas oublié leurs voix claires qui ne tintent que d'obscénités. Je n'ai pas

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

> oublié que, dès leur plus jeune âge, l'autre sexe est déjà un fantôme dans leurs envies, une menace confuse. […] Je n'ai pas oublié qu'ils agressent, faute d'avoir appris la caresse, fût-elle celle du regard, faute d'avoir appris à aimer. Je n'ai pas oublié. Mais la mémoire ne prémunit jamais contre rien. [Mokeddem, 1993 : 18]

À part être instruite et libre, Sultana est encore célibataire, ce qui est inadmissible et incompréhensible aux yeux des villageois bornés. De plus, l'école est la première rupture avec les islamistes et la rue n'est pas le territoire d'une fille. Dès qu'une femme ose sortir de son enclos et de sa prison, une pluie de vexations, d'injures et d'humiliations, c'est ce qu'elle risque si elle décide de quitter la petite boîte où l'homme veut la garder.Or, Sultana apparaît comme le défi même de la mentalité de ses villageois.

À travers le récit, la résignation de certaines femmes contraste avec le désir de liberté, de solidarité et d'union des autres, parmi lesquelles se trouve Sultana. C'est parce que celle-ci comprend et assume sa mission de combattante, c'est son devoir moral qui rend la justice à ses propres parents défunts. Sa mère, dont la seule faute avait été la beauté, avait toujoyrs attiré les moqueries des hommes. Résultat ? Pendant son enfance, on avait attribué *a priori* à Sultana un deuxième prénom : celui de « putain », tout comme sa mère était censée l'être.

Tous ces fantômes du passé la hantent durant son séjour à Aïn-Nekhla à tel point que Sultana se sent écartelée, désintégrée, émiettée, stigmatisée, et tout cela sur le fond d'un exil mal digéré.

Ce roman mokeddémien finit par l'incendie de la maison du docteur Yacine, logement temporaire de Sultana, de sorte qu'elle se voit obligée à repartir en exil à Montpellier. Il s'agit là d'une bataille gagnée par les accolytes du maire du village, mais la guerre est loin d'être terminée :

> Je regarde les flammes. Tant de choses se consument dans mon feu intérieur. Soudain un rire incontrôlé ébranle ma poitrine, me glace, me terrasse, n'en finit plus. Les bras de Salah se referment sur moi.
>
> – Calme-toi, calme-toi.
>
> Après un moment, je parviens à articuler, à travers les convulsions de ce rire-sanglot :
>
> – Khaled, je repars demain. Dis aux femmes que même loin, je suis avec elles. [Mokeddem, 1993 : 264]

Malika Mokeddem nous propose donc un personnage féminin atypique, fort et courageux, venu remettre en question les principes de ses conationaux et son propre Moi, à facettes multiples : nostalgique, dissidente, rebelle, intellectuelle, amoureuse, militante, ambivalente, menaçante, exilée, interdite.

Notre analyse se dirige maintenant sur l'œuvre d'un autre romancier algérien de succès, Boualem Sansal, apprécié et lu en France et dans le monde entier. Ses écrits s'inscrivent aussi dans la littérature référentielle, car ile décrivent, avec la précision et la rigueur d'un économiste, ancien membre des structures gouvernementales algériennes, la corruption d'un système socio-politique en dérive qui s'était installé dans son pays natal après l'Indépendance.

Parmi ses romans, c'est *Harraga* qui nous fournit l'occasion parfaite d'exploiter deux personnages féminins, si bien dépeints et fortement antagonistes du point de vue du statut de la femme musulmane pendant la « décennie noire » d'Algérie.

Paru en 2005 chez Gallimard, le roman *Harraga* nous plonge dans un contexte social où règnent la pauvreté et l'injustice, l'oppression islamiste et l'endoctrinement religieux, dans

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

une Algérie dont la jeunesse aux ailes coupées est obligée à s'exiler. Ce phénomène de la migrance clandestine est d'ailleurs contenu dans le titre arabe qui désigne littéralement les « brûleurs de route », c'est-à-dire les migrants qui veulent fuir leur pays après avoir incendié leurs papiers, à la recherche de la Terre promise ou de l'Eldorado : l'Europe.

L'histoire est racontée par le personnage principal, nommé Lamia, une « célibataire endurcie » qui travaille comme pédiatre dans un hôpital algérois. La vie solitaire de cette intellectuelle révoltée est perturbée par l'arrivée à l'improviste de Chérifa, une Lolita de 17 ans, enceinte de quelques mois. Celle-ci prétend y avoir été envoyée par le frère de Lamia, Sofiane, qui semblait avoir pris la voie des *harraga,* sans donner de ses nouvelles.

La rencontre des deux femmes est tragi-comique, vu les différences multiples qui les caractérisent : l'auteur met face à face Lamia, une intellectuelle de 35 ans à l'esprit vif et aux habitudes de vieille fille habitant une maison austère, et Chérifa, une adolescente illétrée, ahurie et désordonnée, une fougueuse rebelle en train de devenir mère. Le croisement forcé des caractères diamétralement opposés de ces deux femmes aboutit à la fuite de Chérifa, toujours à l'improviste.

Comme l'éducation d'une femme constituait un handicap à l'époque, Lamia rejette la soumission aveugle à l'homme et n'accepte pas de se laisser humilier par des hommes libidineux croyant avoir le droit de cuissage, selon ses propres dires. Et la voilà donc célibataire à 35 ans, hantée par les fantômes de la maison de Rampe-Vallée où le silence et la solitude rongent :

> Et pourtant, elle me faisait peur, cette solitude. Jalouse, vindicative, elle me voulait tout à elle, ses murs cessaient de se rapprocher en fronçant du sourcil. Me laissera-t-elle une fenêtre ouverte ? Je me sentais m'éteindre à mesure que brûlait en moi l'énergie vitale. Or, je voulais vivre, vivre comme une forcenée, danser comme une hérétique, m'enivrer de cris, me soûler de bonheur, embrasser tous les malheurs et toutes les chimères du monde dans le même élan. [Sansal, 2005 : 32]

Ce conflit intérieur est d'autant plus insupportable qu'il est doublé du destin dur qui avait marqué son existence : elle a eu « tous les deuils d'une vie », n'ayant plus que son frère Sofiane, sauf que celui-ci a cédé lui aussi à l'impulsion de risquer sa vie en partant à la recherche d'une meilleure vie en Espagne. Tout au long du récit et parallèlement à l'histoire de Chérifa qui lui empoisonne la vie, Lamia doit affronter une administration corrompue et ridiculement inefficace dans sa tentative désepérée d'avoir des nouvelles de son inconscient de frère. Il paraît à jamais disparu, englouti par la masse clandestine des migrants sans-papiers. Vu les dangers qui guettent à tout coin de rue et le climat d'insécurité qui règne à Alger, Lamia n'a que les murs de sa maison pour unique interlocuteur.

Mais l'ironie est l'apanage de l'intelligence, de sorte que Lamia a des monologues intérieurs savoureux : « Nous étions en terre d'islam, pas dans une colonie de vacances. Je le prends mal, le grief appelle le Jugement dernier. Fou ne veut pas dire malsain, vivre seule n'est pas un crime, n'est pas un luxe pour débauchée ! Allah aurait-il peur d'une pauvre femme esseulée ? » [Sansal, 2005 : 33]

À l'opposé, Chérifa est douée d'une inconscience provenue probablement de son manque d'éducation, qui fait d'elle la cible des islamistes radicalisés, car elle choisit de refuser l'abri certain de Lamia. D'ailleurs, nous estimons que Chérifa incarne le drame de presque toutes les jeunes filles musulmanes de l'Algérie des années '90, puisqu'elles étaient pauvres et illettrées, obligées soit à se marier très tôt et sans amour, soit à fuir la demeure parentale et à s'exposer ainsi à tous les risques imaginables, jusqu'à se faire égorger par les

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

islamistes parfois pour des raisons inventées. Cependant, il ne nous reste qu'à admirer la soif de liberté de cette jeune fille pleine d'énergie vitale, mais tellement déboussolée, ce qui n'est pas nécessairement de sa faute.

En revanche, la haute tenue intellectuelle de Lamia la pousse à formuler des commentaires caustiques à l'adresse de l'économie de son pays, présentés au lecteur toujours sous forme d'excellents monologues intérieurs :

> Le jour même, j'ai tout compris de l'économie arabo-islamique : au boulot comme au foyer, les hommes causent, les femmes bossent, et il n'y a de repos dominical pour personne. Mes collègues mariées, mères d'enfants et brus de belles-mères, ont des journées de quarante-huit heures et encore douze en arrérages qui compteront double à l'arrivée des petits-enfants, je n'ai pas à me plaindre, mon temps m'appartient. Le soleil d'Allah brille d'un côté, pas de l'autre. Comment inverser son orbite est une question dangereuse, je ne me la pose plus. [Sansal, 2005 : 43]

Ce qui aurait dû présager la fuite soudaine de Chérifa de la maison de Lamia est le silence brusque de cette jeune fille se sentant comme « un oiseau en cage qui a perdu sa voix » [Sansal, 2005 : 128]. La cohabitation de ces deux femmes, renvoyant à l'idée de colonialisme, devient impossible, bien que l'amour s'installe clandestinement entre les deux :

> Mes petits airs de maman cool et le look d'enfer de Chérifa heurtent la sainteté ambiante. Nous sentons le soufre, la chienne en chaleur, l'apostate consommée, notre toupet n'a pas de bornes. Telle mère, telle fille, se dit-on par-dessus l'épaule, le front bigleux et la lèvre méprisante. Un jour, je leur cracherai à la figure ce que je pense de leur perfection absolue. Parce que ça pense croire en Allah, ça se permet tout, insulter, rançonner, jeter des bombes et pis, sermonner du matin au soir, du lundi au vendredi. [Sansal, 2005 : 131]

Sansal met magistralement en antithèse la compassion et l'empathie de Lamia et l'hypocrisie des faux-croyants qu'il décrit par la voix du personnage principal.

Pour Lamia, le salut est dans la culture, alors que pour Chérifa il l'est dans la rébellion et la fougue. Cependant, c'est toujours la culture qui sépare le mieux. La nature sarcastique mais bienveillante de Lamia la fait exclamer un jour : « Chérifa est venue me coloniser ! » [Sansal, 2005 : 167] La « colonisée » ressent alors le fort sentiment de culpabilité pour avoir laissé s'enfuir la « colonisatrice ». L'amour de type mère-fille qui les relie déjà transcend toute différence culturelle ou idéologique. Toutefois, l'amertume et la souffrance de Lamia habitent de nouveau son âme, car elle cesse d'exister et retombe dans le vide : « La vie est entrée en moi comme un ouragan dans une grotte. Je lui ai tout donné, elle m'a tout refusé, et le souffle de vie que sa présence m'a insufflée s'échappe de moi comme d'un pneu crevé ». [Sansal, 2005 :226]

Et puis, un jour, Lamia reçoit un coup de téléphone d'un couvent chrétien, dont quelqu'un avait repéré Chérifa dans la rue, enceinte de neuf mois, dans un état pitoyable., et on lui avait offert un abri en vue de l'accouchement. À bout de souffle, Lamia s'y rend pour apprendre que la jeune fille est morte après avoir apporté au monde un bébé qu'elle appelle Louiza. C'était le nom d'une vieille amie d'enfance de Lamia. Le dernier désir de Chérifa avait été de faire venir sa « maman Lamia » au couvent parce qu'elle avait déclaré, avant de mourir, être sûre que le bébé allait rendre folle la célibataire endurcie. Voilà comment la charité reste la valeur humaine essentielle qui ne tient pas compte du rite religieux.

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

Cette histoire est d'autant plus émouvante qu'elle est véridique et parsemée de tendresse et d'amour, que les deux femmes trouvent la force de manifester, en dépit du chaos et de la folie qui les entourent.

À la fin de notre courte analyse, il convient de conclure que tous les personnages féminins que nous avons pris en considération ont des traits communs qui les animent : le combat contre l'islamisme radicalisé, les traumas individuels, familiaux et collectifs, le rejet conscient de l'endoctrinement religieux et de la violence, la quête identitaire, la force et le courage de croire aux valeurs humaines authentiques, la capacité à aimer la vie et la liberté de pensée, d'expression et d'action.

Pour ce qui est des traits distinctifs de tous ces personnages féminins, ils proviennent, nous semble-t-il, du choix thématique et du style d'écriture ou bien de la personnalité des femmes fortes incarnées par ces personnages.

Ainsi, Sarah est l'exemple parfait de la femme militante qui décide d'être heureuse après avoir accompli un devoir moral et civique, et qui espère avoir des jumeaux, symbole de la renaissaance de l'espoir en une meilleure vie. C'est comme si les petits Sarah et Ali continuaient de vivre, mais avec la chance d'une enfance saine pour laquelle les deux potentiels parents ont lutté et tout risqué.

Quant à Sultana, nous sommes devant l'espoir de la réconciliation entre ses multiples Mois, l'acceptation de l'hybridité culturelle comme une normalité d'où peut surgir l'harmonie, l'exil assumé comme solution temporaire, peut-être.

Enfin, Lamia surprend et émeut par la force de son caractère qui l'aide à transmuter l'hostilité, le dégoût et la révolte en amour de type maternel, le seul à pouvoir remplir le vide de sa vie.

Bref, toutes ces femmes savent intuitivement qu'elles sont les dépositaires des valeurs et des traditions saines, qu'il faut léguer aux générations futures, au-delà de toute idéologie absurde et éphémère. Elles savent également qu'elles ont le droit d'être les créatrices de leur propre destin, même si cela implique l'adoption d'un rôle actif sur la scène sociale, politique et économique.

Nous pouvons conclure que la littérature maghrébine constitue une arme redoutable contre la barbarie et les dérapages religieux et politiques, ayant eu le rôle de diminuer l'écart entre l'Islam et la modernité occidentale, ayant toujours privilégié la solution du dialogue politique, social et culturel, la cohabitation pacifique et harmonieuse et ayant finalement contribué en grande mesure à l'amélioration du statut de la femme dans la société de type patriarcal.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

Boudjedra, 2003 : Rachid Boudjedra, *Les funérailles,* Paris, Grasset.
Mokeddem, 1993 : Malika Mokeddem, *L'Interdite*, Paris, Grasset.
Sansal, 2005 : Boualem Sansal, *Harraga,* Paris, Gallimard.

Références critiques :

Chebel, 2001 : Malek Chebel, *Dictionnaire des symboles musulmans,* Paris, Albin Michel.
Demant, 2006 : Peter R. Demant, *Islam vs. Islamism, the Dilemma of the Muslim World*, London, Praeger.

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)

Steiciuc, 2014 : Elena-Brânduşa Steiciuc, « Traduire l'identité maghrébine vers le roumain : *L'Interdite* de Malika Mokeddem », en « Atelier de traduction », nº 22, p. 63-72, consulté le 26.06.2018, disponible en ligne : http://www.diacronia.ro/ro/indexing/details/A8369/pdf

Thiébaut, 2003 : Azadeh Kian Thiébaut, « L'islam, les femmes et la citoyenneté », en « Pouvoirs », 1, n° 104, p. 71-84, consulté le 25.06.2018, disponible en ligne : https://www.cairn.info/article.php?ID_ARTICLE=POUV_104_0071#

BDD-A30729 © 2019 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.143 (2026-11-19 14:13:58 UTC)